



N° 191 du 12 juillet 1958



N° 192 du 19 juillet 1958



N° 193 du 26 juillet 1958

« 1848-1958 : retrouvé dans les archives d'un village du bled, le roman vrai d'une famille de colons d'Algérie.

Les Rey De Tefeschoun

Depuis plus d'un siècle, ils sont les héros anonymes d'une prodigieuse aventure. Depuis le 13 mai, ils étonnent le monde. Ils sont méconnus, et pourtant ce sont des Français : les Français d'Algérie. C'est leur odyssee et leur vie quotidienne qu'à travers l'histoire vraie d'une modeste famille de colons, établie en Algérie depuis 1848, *Jours de France* va évoquer pour vous.

Il y a 100 ans, débarquait à 70 km d'Alger, un jeune Français de 20 ans, Gaspard Rey, héros malheureux de la révolution de 1848. Avec quelques centaines de compagnons, il a édifié l'un des premiers villages d'Algérie : Tefeschoun. Ce fut une incroyable épopée. Aujourd'hui, Tefeschoun est un village prospère. Presque tous ses habitants ont un ancêtre commun : Gaspard Rey. Son arrière-petit-fils Roland, a retrouvé le journal du vieux pionnier. Il ouvre pour vous ces papiers de famille qui aident à mieux comprendre ces Français que l'on admire, que parfois l'on critique, mais que rarement l'on connaît : les Français d'Algérie.

Roland Rey, colon de Tefeschoun, cultive aujourd'hui sa terre avec des moyens modernes. Il y a cent ans son aïeul, Gaspard, débarquait ici même, âgé de 20 ans, avec la pioche et la pelle du pionnier. »

IMPORTANT

Ce document n'a pas pour but commercial, mais seulement de démontrer la souffrance des premiers colons pauvres qui avaient tout à construire, et ainsi créé une terre nourricière et généreuse.

Ces pionniers, de la première heure, courageux, installés dans des contrées sauvages ont connu des années de violence, de désespoir et de larmes.

Les carnets de Gaspard Rey, colon de 1848

reconstitués par Romi d'après les témoignages
recueillis en Algérie par Yves Bridault

Paris, le 20 octobre 1848.

Après-demain, je quitterai Paris. C'est signé, terminé, entendu. Rien ne me retient plus en France. Le 24 février, quand le Gouvernement Provisoire a chassé Louis-Philippe, et le surlendemain, quand on a proclamé la République, j'ai cru que mon rêve se réalisait : on ouvrait enfin le règne de la justice et de l'amour entre les hommes...

Je n'étais pas seul à le croire !

J'ai quitté Vienne, dans l'Isère, où je suis né en 1827, pour aller crier « Vive la République » à Paris. A peine arrivé, je me suis engagé dans les Ateliers Nationaux. Comme maçon, j'ai travaillé deux mois à la construction de la gare près de la place de l'Europe.

Avec mes quelques sous par jour, j'étais heureux. J'ai compris, à ce moment-là, que je ne devais pas travailler seulement pour moi, mais pour tous ceux qui me suivront et pour tous les peuples de la terre.

Le Gouvernement Provisoire avait garanti du travail à tous les citoyens, et il avait reconnu aux ouvriers le droit de s'associer entre eux pour jouir du bénéfice de leur travail...

La vie allait être belle...

Malheureusement, je me suis aperçu en quelques jours que l'ère de prospérité annoncée n'était pas encore arrivée !

Dans les ateliers, le travail marchait tout doucement. Il n'y avait pas de commandes...

On était trop nombreux, parce que, paraît-il, on avait débauché en masse dans les ateliers privés pour venir se faire nourrir aux frais de l'Etat... C'est ce qu'ils disaient dans les journaux.

En mai, la commission nous a fait une surprise, elle a décrété que le travail à la tâche remplacerait le travail à la journée et que les travailleurs +qui ne justifieraient pas d'une résidence de six mois à Paris seraient renvoyés en province. Moi, je n'avais pas l'intention de rentrer à Vienne, et je ne tenais pas à contracter un engagement militaire...

Le Comité des travailleurs a essayé d'arrêter le drame, mais c'était trop tard.

Le 21, la Commission décrète que tous les ouvriers de 18 à 25 ans devaient tout de suite s'engager dans l'armée ou renoncer aux secours publics... On nous donnait 48 heures !

Le lendemain, avec les camarades de mon atelier, j'ai suivi Pujol, en criant : « La Révolution ou la mort... »

Sur la tombe de son grand-père, fondateur de la dynastie des Rey d'Algérie, Gaspard, 70 ans, est venu se recueillir avec son arrière-petit-fils Thierry, 3 ans.

On est allé jusqu'au Luxembourg... Pujol a été reçu avec une délégation. Marie leur a répondu qu'on nous expédierait en province de force !... On a crié en chœur : « Du travail et pain !... » C'était normal.

Quelques heures après, il y avait des barricades partout. On était nombreux ; les travailleurs des Ateliers Nationaux, les sectionnaires de la Société des Droits de l'Homme, les anciens Montagnards de Caussidière ; il y a même des soldats qui ont marché avec nous...

La lutte a été dure ; pendant quatre jours, nous avons combattu pour la justice et le droit, pour notre travail et pour notre pain.

Mais les hommes de Cavaignac étaient les plus forts et il a fallu céder... Je ne regrette rien.

L'Assemblée a voté une loi exceptionnelle, autorisant la déportation sans jugement pour tous ceux qu'on trouvait avec des armes... Pour remercier Cavaignac, on lui a donné le pouvoir. Aussitôt, il a fait fermer les Ateliers Nationaux, la cause de l'émeute !

J'ai touché, comme mes camarades, des petits secours, mais je n'ai trouvé aucun travail pendant tout l'été...

On partageait des tartines en quatre... Comme les clubs étaient fermés, on se réunissait dans un petit cabaret du Temple. Tous les soirs, on fabriquait des sociétés idéales où les hommes sont frères...

On a peur de nous, on dit que nous sommes des crève-la-faim, des exaltés. Alors, on nous a trouvé du travail... très loin !

Il y a six semaines, dans le faubourg, nous avons lu l'affiche qui offre du travail en Algérie... Quand on a su que les volontaires pourraient travailler, soit dans les ateliers du gouvernement, soit sur des terrains dont ils seraient propriétaires au bout de trois ans, on n'a pas hésité longtemps.

J'allais devenir propriétaire dans un pays neuf, où les sauvages m'écouteraient crier « Vive la liberté !... » L'Assemblée Constituante a voté 50 millions pour les colonies agricoles, c'est le moment d'en profiter ! 48 colonies, 13 000 colons....Les premiers sont partis le 8 octobre, avec félicitations et bénédictions. On se débarrasse de nous en musique.

J'en connais beaucoup qui se sont inscrits. En dix ou quinze jours, les 13 500 colons étaient déjà enregistrés. Moi, je m'embarque que après-demain.

Quand j'ai signé : *Gaspard Rey*, 20 ans... j'avais envie de crier ma joie... Je ne quitte rien, ni personne, je suis seul au monde. Mes parents sont morts quand j'étais petit. Je n'ai rien à perdre, mais j'ai tout à gagner... En France, ce vieux pays, il n'y a pas d'avenir pour un jeune ouvrier.

30 octobre 1848.

Depuis le 22, nous avons quitté Paris et nous naviguons à travers la France pour aller à Marseille. Nous sommes le quatrième convoi qui va coloniser l'Algérie.

Il y a eu, pour notre embarquement, une fête que je n'oublierai pas et mes camarades non plus. On était rassemblés à 8 heures du matin sur les bords de la Seine, au quai de Bercy. Sans compter les enfants de moins de deux ans, nous étions 834 ! Les hommes du gouvernement et l'Assemblée étaient venus assister à notre départ. La foule couvrait les quais et les berges de la Seine, et sur l'eau, des barques étaient pleines de Parisiens qui nous faisaient fête. La passerelle de Constantine et le pont d'Austerlitz étaient noirs de monde. Les officiels ont fait de beaux discours, avec les mêmes mots qui revenaient à chaque coup : « Glorieux colons, exemple pour les générations futures.... esprit civique !... »

Je trouve ça très beau et très patriotique; malheureusement, ceux qui parlaient, c'était justement les mêmes qui, il y a trois mois à peine, nous accusaient d'être des « ennemis mortels de la société et de la patrie » !... Moi, au fond, je pense que nous nous en sommes bien tirés...

Bouveau ne m'a pas quitté, il voulait partir aux États-Unis d'Amérique où on peut aussi vivre libre et faire fortune en quelques semaines, mais je lui ai expliqué qu'il valait mieux aller en Algérie, terre française; comme ça, on n'a pas le sentiment de quitter sa patrie.

Elle est belle, notre patrie! Nous la regardons du bateau, le matin en nous éveillant et le soir en nous endormant. C'est dommage qu'il n'y ait pas de travail pour nous dans des paysages aussi jolis...

« Voilà Tefeschoun ! » Et Gaspard, qui attendait un Eldorado, vit des champs de boue rougeâtre.

Lundi 6 novembre 1848.

Cette fois, la grande aventure commence. La côte française, l'Europe sont toutes petites à l'horizon... Dans trois jours, nous entrerons à Alger...

Quand le **Montezuma** a quitté le port de Marseille, j'ai juré par l'Être Suprême de ne plus jamais revenir en France et d'essayer, par tous les moyens, de bâtir en Algérie cette République démocratique et sociale que nous n'avons pas été capables de créer en Europe... J'ai juré également de faire profiter les peuples d'Afrique des bienfaits de notre civilisation et de leur apprendre le sens et la valeur des mots : Liberté et Fraternité...

C'est tout de même à cause de ces deux mots-là que je quitte la terre de mes ancêtres et que j'ai risqué ma peau.

On nous a donné des destinations : notre convoi est réparti entre El Affroun, dit l'affreux... Bou Roumi, Bou Ismael et Tefeschoun. Moi, on m'a désigné pour Tefeschoun, avec Bouveau et des familles que nous ne connaissons pas.

8 novembre 1848

Demain matin, Alger ! Il me tarde de voir l'Afrique, les palmiers, les femmes arabes, notre village et ma future propriété...

Sur le *Montezuma*, tous les passagers sont joyeux, ils passent leur temps à chanter.

Le refrain favori, c'est *Nourris par la Patrie*, que l'on sur l'air de *Mourir pour la Patrie*, le chant des Girondins, de M. Alexandre Dumas. Et c'est vrai, le gouvernement nous offre des terres gratuitement et nous donne à manger !...

Pour devenir propriétaire du terrain, il faut le cultiver, c'est normal ; mais ce ne doit pas être tellement compliqué, la culture !

Je ferai comme les autres...

10 novembre 1848.

Quand nous sommes arrivés à Alger, hier matin, à six heures et demie, il y avait presque autant de monde qu'à Paris pour notre départ.

Aussitôt le *Montezuma* accosté, le gouverneur général, évêque d'Alger, a béni nos drapeaux.

J'ai été entouré de Français, il y a des Parisiens qui voulaient des nouvelles. Ils sont à Alger depuis cinq ou six ans, c'est surtout des commerçants et des fonctionnaires.

Ils étaient contents de nous voir arriver... Avec Bouveau, nous avons été prudents, et nous avons évité de donner notre opinion sur la fermeture des Ateliers Nationaux... Tout le monde criait :



LE COLON «qui a réussi », vu par un artiste de l'époque .

« Vive la République » et « Vive l'Algérie... » Bras dessus, bras dessous, nous sommes allés jusqu'à la caserne des Tagarins, où nous devons coucher ce soir.

Tout le long du chemin, nous avons été acclamés, comme des héros ou des vainqueurs. Celui qui a le gros succès, c'est Julien, le Bourguignon. Il porte des plants de vigne avec une pancarte : « Il faut prévoir la soif de loin... Vive le vin... »

Alger est un amas de petites maisons à terrasses, toutes blanches, étalées sur la colline. En 1830, quand les Français sont entrés, il n'y avait que la Casbah, la ville arabe ; mais, aujourd'hui, les maisons des marchands et des soldats vont jusqu'au bord de la mer, en dehors des remparts.

13 novembre 1848.

J'y suis, à Tefeschoun...

On y est arrivé, crevés, après deux jours de marche dans le sable et dans les broussailles. Nous sommes partis avant-hier matin, à 6 heures et demie, avec un bataillon de zouaves qui nous attendait pour nous escorter.

Comme toujours, le début du voyage a été amusant, les soldats rigolaient de nous voir en redingote et en gibus. On chantait en marchant, derrière les drapeaux. Et puis les femmes ont commencé à se plaindre, les gosses pleuraient. Heureusement, on est passé à El Biar, un tout petit village au-dessus de la baie d'Alger où nous avons été reçus par le curé et un chœur de jeunes filles en blanc qui portaient une bannière.

Le curé et un lieutenant nous ont félicités, ils ont dit que nous avons une tâche sacrée à accomplir, une grande et belle œuvre. On se sentait fier, on oubliait la fatigue. Toute la chorale nous a accompagnés jusqu'à Bouéra où il y a quelques maisons autour d'un bouquet d'arbres...

La marche est devenue plus dure, le temps orageux énervait les femmes et les enfants, il n'y avait même plus trace d'un sentier.

Rien. Sans les zouaves, on se serait sûrement perdus.

Enfin, on s'est arrêté à Boufarik. Là aussi, on nous attendait. Les colons de Boufarik sont presque tous des soldats qui ont fini leur temps et qui ont laissé le fusil pour la pioche, les soldats laboureurs de Bugeaud ! D'ailleurs, ça se voit, ils ont conservé leurs uniformes et il y en a qui ont encore leur képi...

Il y a des femmes à Boufarik, ceux qui étaient mariés ont fait venir les leurs, et beaucoup d'autres ont commandé des jeunes filles à marier à Toulon... D'après ce que j'ai compris, ça a fait des déceptions ! Maintenant tout le monde a l'air de s'entendre, Boufarik n'est pas très grand, mais il y a tout de même des boutiques.



LE SAMEDI soir, zouaves et colons se retrouvent au café.

Comme je jetais un coup d'œil au bazar, un zouave m'a dit qu'ici le commerce rapportait plus que la culture. Il m'a dit ça, en riant,
Mais cette réflexion m'a quand même inquiété.
Et si cette terre d'Algérie n'était pas aussi fertile qu'on le dit ?...
Qu'est-ce que je ferai ?...
Ce matin, au petit jour, quand on est reparti, J'ai vu, autour de Boufarik, des jardins et des champs, alors j'ai repris confiance.
Mes compatriotes de route, eux, n'avaient pas changé d'avis, ils continuaient à chanter à tue-tête : « Nourris par la Patrie »...
Nous nous étions séparés en deux groupes : le premier pour l'affreux (El Affroun) et Bou Roumi et l'autre pour Tefeschoun.
On marchait dans la terre rouge, derrière les zouaves qui soulevaient des nuages de poussière... Rien que d'y penser, j'en ai la gorge desséchée. Après la terre rouge, les broussailles qui vous accrochent les pieds... Je ne pouvais plus marcher... Éreinté... La nuit tombait quand on a aperçu quelques tentes et deux ou trois arbres... On s'est arrêté...
Le zouave qui était à côté de moi m'a dit : « C'est là, Tefeschoun... » Il commençait à pleuvoir et il faisait nuit, alors je n'ai rien vu... je dormais à moitié.
- On ne voit rien, j'ai dit au soldat.
Et le soldat m'a répondu qu'il n'y avait rien à voir !

14 novembre 1848.

Il avait raison, le soldat, il n'y a rien à voir... Que de la broussaille, du sable rouge, et de la pluie qui tombe sans s'arrêter... C'est ça, Tefeschoun !...
Te plains pas, m'a dit le soldat qui s'appelle Larue Emile, il est de Montmartre... T'as un point d'eau à cinquante mètres... un point d'eau, ici, c'est mieux que de l'or, c'est pour ça qu'on a choisi ce lieu pour bâtir... Autour de ce point d'eau, il ya trois figuiers, un ou deux champs et huit moutons qui grelottent sous la pluie... c'est toute la richesse des deux familles arabes qui logent dans une baraque en feuilles...
Pour nous, c'est encore mieux, nos maisons, ce sont des tentes de soldats... « C'est provisoire, a dit le commandant. Vos maisons seront construites bientôt, l'administration militaire s'occupe de vous.
« En attendant, mes hommes vous aideront à construire des baraquements... »
Tout ce que je vois, c'est qu'en attendant, j'ai de l'eau jusqu'au bout des pieds...
Autour de moi, les chansonnettes, c'est bien fini!... Ils sont tous abattus... Surtout les femmes, avec leurs robes de soie déchirées, et leurs cheveux de noyées.
J'ai essayé d'arracher une branche de ces cochonneries de broussailles, ça tient bon...
Lentisques et palmiers nains, m'a dit Larue, il faut que tu défriches tout à la pioche, bien profond, c'est comme du chiendent qui serait mille fois plus gros... tu comprends ?...
J'avais compris.
Un peu avant midi, un capitaine du génie nous a mis en rang, hommes et femmes, pour la distribution des concessions. Les hommes mariés touchent dix hectares, les célibataires, cinq... c'est assez, quand il va falloir arracher les ronces...

- Dans trois ans, lorsque vous aurez mis en valeur vos hectares de terrain, vous serez propriétaires...

Il était souriant sous la pluie, le capitaine...

- Vous serez propriétaires...

On s'est regardé... et puis chacun est allé repérer son terrain..

On nous a distribué un papier imprimé, c'est le menu : les colons seront nourris gratuitement par l'Intendance militaire : 750 grammes de pain; 60 grammes de riz; 1/6 de kilo de sel; 1/4 de litre de vin ou 12 grammes de sucre; 12 grammes de café.

Pour les enfants au-dessous de deux ans, une demi-ration...

Le village de Tefeschoun couvrira environ dix hectares. Le plan établi par le Génie, comprend une rue principale qui traverse et des rues transversales qui conduisent aux portes. Le village sera rectangulaire, entouré d'une enceinte aux portes défensives.

C'est l'armée qui nous fournit les outils pour défricher ; les semences, le matériel agricole et les accessoires de travail nous seront livrés en temps utile.

La pluie continue, sans arrêt.

10 décembre 1848.

On s'habitue à tout. Depuis le matin de mon arrivée, je pioche.

Tous les jours, c'est pareil : le matin, roulement de tambour, on se rassemble au milieu des tentes, et après l'appel, on s'en va aux champs, avec le moniteur militaire.

C'est un travail dur, il ne s'agit pas de couper les mauvaises herbes, il faut arracher des racines de plusieurs mètres. Il faut creuser, creuser jusqu'à ce qu'on ait tout attrapé. C'est épuisant.

Surtout que sur les 99 bonshommes qui sont là, il n'y a pas un seul piocheur professionnel. Rien que des artisans et des ouvriers.



**LE COURAGE des uns ne stimule pas celui
des autres.**

Il y a des mécontents...

On nous a trompés... On veut retourner en France.

Les soldats rigolent.

— On dit toujours ça au début, après ça s'arrange !...

Nous avons planté un Arbre de la Liberté. Ici, c'est un petit palmier que nous avons entouré de nos drapeaux. Ce jour-là tout le monde était d'accord !

On commence à amener des planches; les hommes du Génie vont construire des baraques en attendant les vraies maisons. Je suis déçu comme les autres, mais le travail ne me fait pas peur.

Quand on voit les difficultés de s'entendre entre nous, dans notre colonie de 77 familles !... 77 hommes, 75 femmes, 59 garçons,

46 filles et 22 célibataires, comme moi... C'est une tout petite société à côté de la France, et bien sûr, on n'est jamais d'accord, il y a des discussions pour un bout de chiffon, une pioche, ou une ration de pain.

23 décembre 1848.

A Paris aujourd'hui ils achètent des oies grasses... Ici, on a reçu des fèves, des haricots à planter, du blé, de l'orge à semer. On va toucher des pommes de terre.

Larue m'a dit que demain on réveillonnerait, il a un mouton...

Pendant qu'on se crève à enlever ces fichus palmiers nains, les Arabes sont assis, à nous regarder... On dirait qu'ils ne savent pas ce que nous faisons...



LE COLON RUINÉ cède ses terres au créancier.

Quand les moniteurs sont énervés, ils leur crient quelque chose en arabe, et les deux douzaines de mal lavés vont s'asseoir plus loin. Nos efforts ne les intéressent pas du tout. Ça ne les empêchera pas d'en profiter un jour ou l'autre !

12 janvier 1849.

Le lieutenant Godet, le directeur de Tefeschoun, nous a amené des zouaves, pelleurs et piocheurs... Cette fois, le défrichage va plus vite... Ils ont l'habitude... Il y a Gérôme, Gérôme Emile, un grand barbu, très rigolo, qui chante tout le temps... lui, il défriche depuis dix ans... « Faire ça ou peigner la girafe... Qu'est-ce que ça peut faire... »

Il a raison : faire ça ou autre chose...

Nos baraquements provisoires sont prêts... C'est mieux que des tentes, mais ça ressemble tout de même à des parcs à bestiaux; des baraques en planches non rabotées, couvertes de tuiles et divisées en compartiments par des cloisons qui ne vont même pas jusqu'au plafond.

Cette nuit, J'ai été réveillé deux fois en sursaut par les cris des gosses et J'ai entendu les chacals...

30 janvier 1849.

Nous vivons absolument dans un camp militaire. Le Génie a envoyé cinquante spécialistes pour construire les maisons, les vraies maisons. Les premières qui seront finies sont réservées aux familles de trois enfants et au-dessus ; moi qui suis célibataire, j'attendrai...

Le dimanche, ceux qui veulent vont à la messe dans une baraque sans cloisons. L'aumônier n'a pas beaucoup de clients.

Les malades, on les met aussi dans un baraquement et le toubib militaire apporte les médicaments. Il y a beaucoup de malades, le temps est tellement varié ici, le matin il fait trop chaud et le soir il fait froid !

Hier, on nous a distribué des ceintures de flanelle et des pipes...

Des pipes avec un couvercle, parce que le gouverneur défend de fumer la cigarette, à cause des récoltes et des séchoirs à tabac.

Pour l'instant, en fait de récolte, on ne risque pas de mettre le feu. C'est tout juste si on voit trois feuilles de fève, par-ci par-là.

Il faut arroser, alors on se dispute pour les corvées d'eau...

Les carnets de Gaspard Rey

COLON DE TEFESCHOUN

Un petit colon d'Algérie, Roland Rey, a ouvert pour vous, dans notre dernier numéro, les carnets de son arrière-grand-père Gaspard, pionnier de 1848, reconstitués par Romi d'après les témoignages recueillis sur place par Yves Bridault. Avec quelques centaines de compagnons, il édifia l'un des premiers villages d'Algérie : Tefeschoun où vivent aujourd'hui ses nombreux descendants. Vous avez suivi la semaine dernière et peut-être partagé son enthousiasme, puis sa déception en débarquant sur une terre affreusement ingrate. Nous allons le retrouver en 1850: chaque jour apporte de nouvelles épreuves, mais un village a surgi, la première moisson a été récoltée. Un jour viendra où la "terre promise" ne sera plus un enfer.

20 novembre 1850.

Voilà notre deuxième anniversaire. Si on fait l'addition des peines, des fatigues, des nuits où on ne peut même pas dormir à force d'être fatigué, on se demande si le jeu valait la chandelle. Aujourd'hui, moi, je réponds oui. Et je ne suis pas le seul. Nos efforts sont récompensés... Il y a quelques jours nous avons mangé notre premier pain, fait avec le blé que nous avons récolté. J'ai regretté que Larue ne soit pas là. Il est à Constantine.

Ce pain-là, on y est déjà habitué, on n'y fait plus attention. On le cuit une fois par semaine au foyer communal ; il est rassis, bien sûr, mais c'est *notre pain* !

D'ailleurs, celui de l'intendance était encore plus rassis.

Il en a qui critiquent quand même, ils l'appellent la *galette des huit jours*; même s'il était encore plus mauvais, ce serait notre pain.

C'est tout ce qu'il faut dire.

Février 1852.

Vive la République !... C'est ce qu'on criait quand nous avons quitté Paris. Aujourd'hui c'est terminé, on crie : « Vive l'Empereur »... Alors, ici, on se dispute... Il y a les républicains et les bonapartistes. Chaque famille a ses raisons... Moi, je suis pour la République, tant pis... J'y crois encore...

Mais il y a des camarades qui applaudissent le coup d'État de Badinguet...

Au fond, la politique ne me passionne plus beaucoup, ce sont des conversations qui ne servent à rien, que ce soit la république ou l'empire, les colons sont toujours les parents pauvres...

Juin 1852.

J'ai rencontré à Alger un Parisien qui vient d'arriver; il voudrait travailler dans l'ébénisterie, sa spécialité. Il habitait le quartier Saint-Antoine. Il m'a appris qu'on avait fermé le bal de l'Astre. Ça fait plaisir d'avoir des nouvelles. Il m'a raconté en détail la mort de Baudin, sur la barricade de Sainte-Marguerite, et il m'a dit comment ils recrutent les colons à Paris depuis quelques mois. Pour ne pas avoir l'air d'envoyer uniquement des déportés politiques, on repère les républicains, et on leur envoie un policier. Le policier leur dit : « On a recueilli des mauvais renseignements sur vous. Alors, si vous ne voulez pas être arrêtés et déportés en Afrique, vous n'avez qu'à signer cette feuille. » La feuille, c'est une demande de concession en Algérie. Il n'y a pas le choix, il faut signer.

Ce ne sont plus des déportés qui viendront cultiver la terre algérienne avec nous, ce sont des volontaires. Pauvres gens! Il n'y a pas d'agriculteurs parmi eux. On voit débarquer à Alger des horlogers, des imprimeurs et des chaudronniers. L'ébéniste m'a dit en riant que le bœuf gras de 1851 s'appelait « Liberté »... 1851, l'année du coup d'État...

En arrivant à Tefeschoun, ils étaient 279 Français pleins d'espoir. Deux ans plus tard, ils ne sont plus que 116

17 novembre 1853.

J'ai fait mes comptes, je pourrai bientôt acheter une concession.

Ma récolte a été bonne cette année. Je crois l'avoir méritée ! Quand je revois nos débuts... Et encore il paraît qu'il ne faut pas que nous nous plaignions : Larue, qui est arrivé depuis le 12, m'a dit qu'à Saint-Cloud, dans la province d'Oran, ou il est allé le mois dernier, les colons n'ont pas pu résister au mauvais temps, aux agaceries de l'organisation militaire ni aux attaques des pillards. Ils étaient 225. Ils sont tous partis, abandonnant leurs concessions.



EN SEPTEMBRE 1860. Napoléon III et l'impératrice Eugénie accomplissent leur première visite officielle à Alger : c'est un triomphe.

A Mondovi, ils sont morts comme des mouches; quand on a parlé d'eux au bureau d'Alger, ils ont répondu : « C'est le paludisme... on n'y peut rien !... »

12 décembre 1853.

La population de Tefeschoun augmente ! Hier, on a enregistré la naissance de la petite Marguerite M... Ils m'ont demandé d'être le parrain.

Il faudra encore quelques années pour faire de notre village une commune importante, nous ne sommes plus aussi nombreux qu'en arrivant. Depuis 1848, il en manque cent soixante-trois, en comptant les évacués, les malades, les morts, ceux qui se sont faits rapatrier. On était deux cent soixante-dix-neuf ; aujourd'hui, on n'est plus que cent seize, cent dix-sept avec Marguerite.

Depuis six mois, on a vu arriver une douzaine de familles qui ont racheté les concessions; avec les nouveaux, on s'habitue, mais ce n'est pas pareil.

Ce sont des paysans, qui sont venus avec de bons outils. Ils défrichent de plus en plus loin. On commence à voir de la belle culture à Tefeschoun ; à la place des palmiers nains, il y a des pommes de terre, des fèves, des haricots. Le travail n'est plus le même. On a planté un peu de vigne pour avoir quelque chose à boire, mais comme nous manquons tous de matériel, le résultat n'est pas encore très bon. J'ai produit une méchante piquette qui ne ressemble pas beaucoup à nos vins de France. Il y a deux mois que nous sommes indépendants des soldats, en ce sens que nous produisons l'essentiel de notre nourriture. Les zouaves sont installés à Koléa, à neuf kilomètres, où il y a une importante garnison. C'est ce voisinage qui rend le pays assez calme ; les zouaves viennent souvent faire l'exercice autour de chez nous, alors les pillards ne se risquent pas jusqu'ici. Il y a, de temps en temps, des petits chapardages, mais ce n'est rien à côté des razzia qui détruisent d'autres colonies.

7 mars 1854.

Larue nous a fait une surprise, il est arrivé jeudi, sans prévenir. Il a fait sa demande pour s'installer avec nous, il ne tient pas à repartir en France, sa mère est morte l'année dernière et il m'a dit que sa famille, ce serait Tefeschoun. On a été boire un verre chez François, et Larue nous a raconté des histoires qui nous prouvent que nous ne sommes pas tellement mal placés. Il y a des villages où ils sont obligés de monter la garde jour et nuit. On entend des hurlements dans la nuit, c'est un hon qui attaque le bétail, ou bien ce sont les Arabes qui viennent incendier et piller. Même pour le transport des récoltes, nous avons eu une certaine chance; l'année dernière, il y a eu des conducteurs massacrés et des convois pillés, mais pas par ici.

30 novembre 1855.

Le gouvernement général a communiqué le recensement des populations d'Algérie. Nous sommes 163 911 Européens et 2162 163 indigènes, sur lesquels il y a deux millions de nomades. Tous les Européens ne sont pas Français, loin de là. Depuis deux ans, il est arrivé en Algérie des colons de tous les coins de la Méditerranée : Espagnols (42000 d'après le recensement), Italiens (9100), Maltais (6000). Il y a aussi des Allemands et des Suisses (6 000). Il faudrait pourtant que tous ces hommes qui ont quitté leur pays, Espagne, Italie, Suisse ou France, comprennent qu'ils font partie d'un autre peuple quand ils sont ici depuis un moment. Moi, je l'ai, ce sentiment; Germain, François, Bouveau, nous sommes plusieurs à en parler et à le sentir. On a le même idéal de travail, on vit ensemble, dans un même pays nouveau, ou les anciennes nationalités ne comptent plus.

16 décembre 1855.

Je viens de finir de lire un livre qui s'appelle « La Colonisation de l'Algérie », il est signé Louis de Baudicour. C'est Berthe, l'institutrice, qui me l'a prêté. Ce Baudicour a écrit ce que, moi, je pense, j'espère qu'on lira ce livre-là en France et partout : « Dans ce creuset, se forme une nouvelle race, dure, travailleuse, acharnée, qui redécouvre les vieux principes moraux oubliés... »

30 août 1857.

Grande fête à Paris pour le 15 août, le Louvre et le château des Tuileries réunis en un seul palais... Voilà qui a permis aux élégants sujets de Napoléon III de se réunir le 14 août pour un banquet de 450 couverts. Toutes ces dépenses ne nous regardent pas, nous les Français d'Algérie, mais ce qui nous regarde, c'est la fête du lendemain : au Champ de Mars, on avait, en effet, reconstruit - charmante intention - un site africain.



LES SOLDATS troquent leur fusil contre la pioche.

Il y avait tout un village kabyle, avec palmiers naturels que des figurants ont défendu contre l'attaque des zouaves....Plaisante comédie, à laquelle ont applaudi, malgré la pluie, une foule de belles dames en crinolines, qui criaient de plaisir... On a vu, dit le journal, les sapeurs, musique en tête, emmener leurs prisonniers, après une charge très réussie... La patriotique reconstitution s'est terminée par un feu d'artifice... Je crois que nous, ici, nous ne pouvons ajouter aucun commentaire à une pareille représentation.



1870 : LA RÉPUBLIQUE a remplacé l'Empire. Les Allemands sont aux portes de Paris, on craint des troubles en Algérie. Il n'y en aura pas, mais à Alger se constitue un comité de Francs-Tireurs.

20 décembre 1857.

J'ai eu ce soir une conversation grave avec François. Il y a quelques mois que je voulais lui parler de Lucie, qui vient de fêter ses dix-huit printemps. Elle est belle et courageuse.

Il était ému, ce bon François, quand je lui ai demandé de me donner Lucie en mariage. Il a été convenu que nous ferions les fiançailles l'année prochaine et qu'on se marierait pour la majorité de Lucie.

8 janvier 1860.

Pour la première fois depuis douze ans, j'ai passé hier une journée entière sans travailler ; c'est vrai que c'était une journée exceptionnelle : c'était mon mariage !

J'ai épousé Lucie, qui vient d'avoir vingt et un ans, et moi j'en aurai trente-deux la semaine prochaine.

Nous sommes d'accord avec Lucie pour fonder une nombreuse famille. Il faudra peut-être travailler plus qu'avant, mais cette fois, ce ne sera plus pour moi seul ou pour l'humanité (qui s'en moque !...) mais pour ma femme et mes enfants.

26 septembre 1860.

Nous sommes rentrés d'Alger hier soir. François, Bouveau, les Maigret et les Dupuis nous avaient accompagnés.

On a fait un bon voyage, le chemin s'améliore tous les jours.

Nous étions arrivés le 16 au soir, l'Empereur devait arriver le 17. Même si on n'avait pas voulu se lever, on aurait été réveillés par les canons de la rade d'Alger qui ont salué l'entrée des bateaux, *l'Aigle* (comme mon oncle !) et la *Gloire*...

Tout le monde criait : « Vive l'Empereur ! » Lucie m'a dit de ne pas faire la mauvaise tête, j'ai fait semblant de crier... Le Prince-Président était habillé en général de division, l'impératrice avait un chapeau blanc et une robe mauve ; c'est une belle femme.

Il y avait des gens partout, aux fenêtres, sur les toits, partout ; on a dormi à l'hôtel Roncin, six par chambre. Avec Bouveau on était couchés par terre.

Le 18, Sa Majesté a visité le haut quartier maure et elle est entrée dans la citadelle de la Casbah.

Ce qui était très beau, c'était la fausse perspective de maisons peintes le long de la mer, là où ils vont construire une grande chaussée, qui s'appellera l'avenue de l'Impératrice. Elle est venue pour poser la première pierre.

L'après-midi, sous le soleil, debout, serrés comme des dattes, on a assisté à la fête offerte par le général Yusuf sur les bords de l'Arrach.

Le général, voulant faire mieux que ceux de Paris, il y a trois ans, a fait reconstituer une grande razzia.

On a vu des combats entre tribus, une fuite de femmes, d'enfants, de moutons, d'Arabes, de bœufs et de chameaux qui couraient pendant que les autres les poursuivaient en tirant des coups de fusils...

Finalement, ils sont tombés dans une embuscade. L'impératrice et les dames qui l'entouraient battaient des mains.

Pour la grande joie de nos bons souverains, on a tiré 100 000 cartouches, d'après ce qu'on dit.

20 janvier 1861.

Le voyage de Napoléon a eu une conséquence que j'avais prévue ; depuis le 10 décembre, un décret rétablit le gouvernement général : le ministère de l'Algérie n'a duré que quelques mois... Il est vrai qu'il était en si bonnes mains !

13 février 1861.

Nous avons un fils ! Lucie a donné le jour ce matin à un gros garçon que nous avons appelé Alfred. Bouveau sera le parrain.

13 février 1862.

Je reprends mon carnet pour l'anniversaire d'Alfred, le premier ! Lucie ne tient pas à ce que j'écrive le soir, c'est le seul moment où nous pouvons nous parler. Les mois passent, tous pareils. Le travail continue, mais aujourd'hui, j'ai devant moi le papier officiel de la commune de Tefeschoun.

Le papier timbré porte l'image de la République, par contre, le texte dit : « Napoléon, Empereur des Français. »

3 novembre 1863.

Le sénatus-consulte de notre souverain remet le pouvoir entre les mains des militaires. Ils sont très favorables aux indigènes.

L'article premier du sénatus-consulte est une preuve de l'état d'esprit du gouvernement :

« Les tribus de l'Algérie sont propriétaires des territoires dont elles ont la jouissance permanente et traditionnelle, à quelque titre que ce soit... »

5 août 1864.

Depuis une semaine, nous avons une vraie fontaine, toute blanche, où les femmes vont chercher de l'eau comme en France.

L'institutrice m'a montré *Le Monde*, un journal de la métropole du 14 mai dernier, que son frère lui a envoyé à cause d'un article sur notre gouvernement militaire et ses erreurs vis-à-vis des indigènes, à qui il fait trop d'avantages. À la fin, le journaliste écrit : Les Arabes nous dédaignent un peu plus et ne nous détestent pas moins... »

Après la famine ; les sauterelles, le tremblement de terre, se lève maintenant le spectre affreux du choléra.

3 septembre 1864.

C'est Mac-Mahon qui va succéder au maréchal Pélissier comme gouverneur général.

À Alger, on s'amuse à rappeler le mot de Bugeaud au sujet de notre nouveau maître ; le général Cavaignac demandait à Bugeaud ce qu'il pensait de Mac-Mahon. Le général à la casquette avait répondu : « Officier de guerre excellent... très militaire... très ferme ; mais je ne crois pas qu'il ait la portée d'esprit nécessaire pour le gouvernement des Européens et des Arabes ! »



LES MEDECINS militaires tentent d'enrayer l'épidémie de choléra.

On va voir s'il va se tirer de l'affaire compliquée qui divise le pays: gouvernement civil ou gouvernement militaire ?

17 février 1865.

Le décret du 31 décembre 1864 est encore une merveille d'ingéniosité impériale. Il prohibe entièrement la concession gratuite tolérée jusqu'à présent dans l'intérieur. Désormais, le seul mode légal sera la vente à prix fixe et à bureau ouvert.

On verra bien si les acheteurs se disputent au guichet !

28 juillet 1865.

Cette fois, Badinguet a dépassé la mesure! Sa lettre à Mac-Mahon qui circule à Alger est un plaidoyer violent des bureaux arabes contre nous... Il est joli, le programme du gouvernement : « Toutes les tribus organisées sont placées ou replacées en territoires militaires... Il sera tracé un périmètre à la colonisation autour des chefs-lieux des trois provinces... »

Et voilà ! nous allons être parqués, enfermés pendant que de l'autre côté, c'est le « royaume arabe »... où les indigènes, administrés par les bureaux arabes, seront *protèges*, mais oui, protégés contre toute intrusion européenne, dans leur vie sociale, politique et économique... Je n'invente rien, j'ai le texte sous les yeux.

Faut-il rire ou s'indigner des formules lancées par Napoléon III ?

« L'Algérie est un royaume arabe, une colonie européenne et un camp français... »

Croire que les indigènes nous sont acquis, c'est se laisser aller à des rêves dangereux.

La plupart demeurent nos ennemis par fanatisme religieux, par animosité de race, ou parce qu'ils se souviennent des soldats de 1830.

Il suffira qu'un prophète se lève pour crier qu'il faut balayer les roumis à la mer pour que la masse se réveille...

28 septembre 1865.

À Alger, ils sont inquiets; il y avait quelques cas de choléra à l'hôpital militaire, et maintenant il a fallu installer un service médical dans le quartier de Bab-el-Oued, tellement il y a de malades civils... On craint une épidémie.

Ils vont envoyer un officier de santé pour la vaccination.

4 novembre 1865.

Le choléra fait des ravages à Alger, on ne compte même plus les morts. Ici, hélas, nous avons perdu deux amis, qui dorment au cimetière de Tefeschoun.

Il semble que l'épidémie soit enrayée.

20 novembre 1866.

Le maréchal de Mac-Mahon est en France, on dit qu'il est allé choisir lui-même un successeur à Mgr Pavy, l'évêque d'Alger.

21 décembre 1866.

La sécheresse continue; dans certaines colonies, c'est dramatique.

Ici, nous sommes arrivés à ne pas manquer en nous rationnant beaucoup.

Le nouvel évêque d'Alger, Mgr Lavigerie, est arrivé.

Nous avons reçu les résultats officiels du décret de décembre 1864 concernant la vente à prix fixe des lots de terrains. C'est un échec complet : quarante-huit lots ont été offerts cette année, d'une superficie totale de 11 474 hectares: *aucun acquéreur venu de France ne s'est présenté.*

Plus de la moitié sont passés entre les mains des indigènes.

Le rédacteur du *Tableau des Établissements français* conclut le rapport en disant: « *Résultats satisfaisants.* »

4 septembre 1867.

La disette tourne au drame; il y a des centaines de morts chez les indigènes. Les Arabes, dans plusieurs coins, n'ont même pas de racines à manger, la sécheresse et les sauterelles ont tout détruit.

Après le choléra, les sauterelles, le tremblement de terre et maintenant la famine.

Ici, nous surveillons nos provisions comme si c'était de l'or...

27 octobre 1867.

On annonce à Alger plusieurs centaines de milliers de victimes de la faim. C'est épouvantable. Je lis dans le *Moniteur* que le total des récoltes de céréales, qui ont atteint, en 1864, pour toute l'Algérie, le chiffre de 18 218 688 hectolitres, est descendu, pour cette année, à 4 851 491 hectolitres...

Hier, nous avons distribué quelques vivres à une douzaine de femmes indigènes qui se sont traînées jusqu'ici avec leurs enfants. Ils étaient tous si maigres qu'ils ne tenaient pas debout.

À Alger, Mgr Lavigerie est en lutte avec le gouverneur général parce qu'il a décidé d'adopter les orphelins mahométans.



EN KABYLIE, la lutte continue. On utilise de nouveaux moyens pour transporter les blessés.

26 janvier 1868.

On ne peut plus calculer combien la famine fait de victime chaque jour, la métropole commence à être inquiète, le Corps Législatif a voté un secours de 2 millions, c'est mieux que rien, mais ils ne suffiront pas. La bataille de Mgr Lavigerie fait beaucoup de bruit dans les journaux.

Il écrit partout pour faire organiser des quêtes, même à l'étranger. Les indigènes l'appellent le « grand marabout chrétien », mais Mac-Mahon prétend qu'il n'a pas le droit de baptiser les enfants indigènes de force...

Ici, nos provisions diminuent tous les jours...

10 juin 1868.

Cette fois, le conflit Mac-Mahon-Lavigerie a pris un tour officiel.

Il s'agit de l'asile donné aux victimes de la famine. L'orphelinat que l'archevêque a établi à seize kilomètres d'Alger, à Ben-Aknoun, ne gêne cependant personne, au contraire !

Quand une population crève de faim, quand on en arrive à voir des femmes et des enfants devenir cannibales (on en a vu la semaine dernière) pour ne pas mourir de faim... on n'a pas le droit de combattre les initiatives des hommes charitables.

Une seule chose doit dominer les doctrines: la grande cause de l'humanité...

28 décembre 1868.

Ces quatre derniers mois ont été une sorte de calvaire pour tous. Le choléra a éclaté dans la région, et je ne peux pas croire à tant de malheurs. Aujourd'hui j'hésite encore à noter le triste bilan de cette fin d'année. L'épidémie est arrêtée ; mais dans chaque famille on compte ses morts. Le cimetière de Tefeschoun s'est agrandi... Avec ma pauvre Lucie qui a fait preuve d'un courage extraordinaire, nous avons perdu nos trois plus jeunes enfants; le petit dernier qui n'a ouvert les yeux que pour souffrir et mourir, et les deux autres, un an et deux ans.

Rien n'a pu les sauver. Aucune vaccination, aucun médicament. On les a conduits à l'hôpital de Koléa, je suis allé partout, à Alger, à Boufarik, personne ne peut rien contre ce fléau horrible.

Le panneau d'affichage est rempli de faire-part...

3 décembre 1869.

J'ai été malade comme un chien. Le toubib prétend qu'il n'y a rien de sérieux, c'est la suite du surmenage de 68. Il m'a défendu de fumer, de courir et de travailler.

Je suis resté quelques semaines comme un vieux dans un fauteuil, à l'ombre. Alfred me lisait le journal et Lucie me racontait les histoires de la journée.

23 janvier 1870.

Je suis complètement rétabli, il était temps !... Je m'occupe surtout de surveiller nos indigènes qui sont respectueux, depuis le choléra, mais il faut les conseiller pour l'emploi des outils. Le progrès leur fait peur: dès qu'on a tourné le dos, ils reprennent leurs bouts de bois.

Les nouvelles de France ne sont pas très bonnes.

24 juillet 1870.

Les grands événements annoncés sont arrivés.

Le 15, la guerre était déclarée à la Prusse et trois jours plus tard, les premières troupes de l'armée d'Afrique se sont embarquées à Alger; l'enthousiasme des indigènes montre bien que l'Empereur a conservé chez eux un prestige plus grand que chez nous.

Eux se rappellent le sénatus-consulte de 63, tandis que nous, nous n'avons oublié ni 48, ni 52 !...

1er août 1870.

Notre gouverneur général a été invité à commander un corps d'armée dans l'est de la France. Le sous-gouverneur, le général Durrieu, va le remplacer.

9 septembre 1870.

La nouvelle du désastre de Sedan a provoqué à Tefeschoun une désolation générale. On a mis le drapeau en berne et on a affiché un morceau de journal.

Je me demande comment les indigènes vont accueillir la défaite française.

15 octobre 1870.

Le gouvernement de Tours nous a expédié les officiers « capitulards » des armées de Sedan et de Metz en remplacement de ceux qui vont prendre rang dans les armées combattantes.

À Alger, on ne veut pas de ces militaires qui ont « signé le revers ». La presse locale les insulte et chaque fois qu'il en débarque quelques-uns, ils sont sifflés et conspués par les Français. Cette attitude étonne beaucoup les indigènes qui avaient un certain respect pour l'uniforme.

2 novembre 1870.

Les affaires de France vont bien mal à Alger. Durrieu est parti, la délégation du gouvernement de la Défense Nationale avait désigné pour le remplacer le général Walsin Esterhazy qui commandait Oran. Mais ici, on n'en a pas voulu. Quand il a débarqué à Alger, ils l'ont sifflé et le lendemain, voyant son quartier général envahi, il a préféré démissionner. Il s'est sauvé sur une frégate qui porte un nom prédestiné: « *La Gloire* »...

On annonce que le maire d'Alger, au cours de l'émeute, a essayé de s'emparer du télégraphe. Le 29, c'est le préfet Warmier qui a démissionné. Les bruits les plus pessimistes nous parviennent, on parle d'une révolution à Alger. Il y a un comité de défense à Koléa.

Tefeschoun a aussi son comité de défense... Mais ici, c'est assez calme et la politique parvient à conserver un caractère familial.

Le conseil municipal d'Alger a pris un titre nouveau : il s'appelle Comité de Salut Public.

12 Décembre 1870.

Le délégué recruteur d'honneur du Comité d'Alger n'a pas remporté de gros succès. De Dellys à Tizi-Ouzou, il n'a trouvé qu'un seul volontaire... et encore il ne consent à s'engager que si on lui donne en arrivant le grade de sous-lieutenant !

Quand les indigènes s'engagent dans les régiments de tirailleurs, ils touchent une prime de trois cents francs. Le Comité d'Alger, lui, n'offre rien du tout.

Il a peu de chance de constituer une armée !

Les Français continuent à se battre aux environs de Paris, et les Prussiens occupent Orléans et Rouen. Le gouvernement est installé à Bordeaux, si l'ennemi progresse encore, on le retrouvera à Alger.

24 Février 1871.

Nous vivons dans la terreur, les femmes surtout. Tous les hommes de Tefeschoun sont armés. Depuis l'assassinat du briquetier de Tizi-Ouzou et le pillage de sa maison, on a été prévenus que des bandes armées circulaient de tous les côtés.

Les tirailleurs qui reviennent de France ont raconté que la France était perdue, qu'ils avaient vu des officiers et des soldats français emmenés par les Prussiens comme des troupeaux, ils ont dit que la domination française ne pouvait plus durer, et les indigènes se sont imaginés qu'ils allaient tous nous massacrer.

Ce sont surtout les Kabyles qui commencent à organiser des razzias

26 Février 1871.

Dans la salle de la mairie, je fais la lecture des journaux locaux que l'on reçoit avec un retard de plusieurs semaines. C'est un sergent, Berthe l'institutrice, Bouveau ou moi qui lisons, chacun notre tour. J'ai pris une position de neutralité et, à cause de mon dévouement en 68, on m'écoute. Après lecture on affiche les morceaux importants.

Certains journalistes offrent carrément l'Algérie aux Anglais, d'autres aux Américains.

On a assassiné quatre Européens le 22 sur la route d'Alger à Constantine, à quelques pas du chantier.

Mokrani conduit les révoltés. Il se prend pour un nouvel Abd el Kader !

6 Mars 1871.

Par télégraphe, nous avons appris que l'Assemblée Nationale avait fait la paix avec Bismarck et que les troupes allemandes avaient défilé dans Paris en deuil.

Ici, les nouvelles ne sont pas meilleures ; aux environs de Médéa, on a pillé les silos, et des zouaves de passage nous ont affirmé qu'autour d'El Esman, des tribus s'étaient réunies pour jeter une pierre dans un trou... C'est le signe de l'adhésion à la révolte...

La lecture des journaux et des dépêches s'est passée sans incident jusqu'au moment où j'ai lu l'article de la *Solidarité*, du 26 février :

« Nous sommes français jusqu'au bout des ongles. Avec la France humiliée, démembrée, malheureuse, mais républicaine, nous resterons ce que nous sommes; avec la France déshonorée, réduite à subir une restauration monarchique et la suzeraineté de la Prusse, nous tenterons une séparation... »

A ce moment, d'un seul élan, tous ceux qui m'écoutaient ont chanté, les anciens de 48 en tête, le « Chant des Girondins » et crié « Vive la République ! ».

L'Alsace et la Lorraine sont allemandes, d'après les derniers renseignements reçus.

8 Mars 1871.

On a affiché hier l'extrait du décret du 4, qui concerne les Alsaciens-Lorrains

« L'Assemblée Nationale décrète :

« ... Une concession de 100 000 hectares des meilleures terres dont l'État dispose en Algérie est attribuée aux Alsaciens et aux Lorrains habitant les territoires cédés, qui voudraient, en gardant la nationalité française, demeurer sur le sol français... » Ils vont arriver au bon moment, ces malheureux Alsaciens-Lorrains... Chassés par la guerre, ils arrivent pour la révolte !

20 Mars 1871.

La rébellion kabyle se confirme. Les zouaves du caravansérail de l'Oued-Okhéris, à côté d'Aumale, ont été attaqués par plus de deux mille Arabes.

25 Mars 1871.

Les nouvelles sont de plus en plus dramatiques : un nouveau combat s'est déroulé à Es-Serroudj. Grâce à l'artillerie, nos pertes se limitent à un capitaine et à une vingtaine de gardes nationaux mobilisés.

18 avril 1871.

Cette fois, les pirates s'attaquent aux femmes et aux enfants. On a retrouvé les cadavres de la femme d'un charbonnier et de son enfant, et ceux de deux charbonniers, tous européens, taillés à coups de hachette et de sabre, dans la forêt de Tamgout.

Les obsèques, à Tizi-Ouzou, ont provoqué une désolation générale. Le général Hanoteau demande les renforts promis par la France, mais M. Thiers est trop occupé à faire tirer ses soldats sur les Communards pour répondre à son appel. Les musulmans ont reçu des appels officiels à la guerre sainte qui a été proclamée dans plusieurs tribus. Depuis hier, nous montons la garde par équipes de six avec les zouaves.

8 mai 1871.

Il paraît que les renforts de France sont enfin sur place...

Le 4 mars, le ministre de la Guerre avait promis d'envoyer en Algérie 16 000 hommes et trois régiments de cavalerie pour en finir avec l'insurrection. On a bien vu débarquer les généraux chargés de commander les renforts, mais pas de soldats ! Enfin, il est arrivé des détachements de différents corps, débrillés, dépourvus d'équipements, sans armes.

La colonne du général Cerez n'a quitté Alger qu'au début d'avril. Les deux autres sont en position depuis deux semaines à peine, mais je ne sais pas où...

Les colons de Tizi-Ouzou se sont réfugiés depuis quelques jours dans le fort. On parle d'une armée de 15 000 à 16 000 rebelles qui tourne autour d'eux.

9 mai 1871.

Nous dormons peu, l'arme à portée de la main. La panique s'est emparée de la population de nombreux villages.

Les caïds que l'on croyait nos amis passent tous les jours chez les rebelles. Dans le journal on parle à mots couverts d'exécutions sommaires d'indigènes par des francs-tireurs de l'Alma. Très mauvaises nouvelles de Palestro qui ne serait plus qu'un tas de ruines fumantes où l'on a retrouvé une cinquantaine de cadavres, le curé a été tué, en même temps que des enfants et des femmes.

Au bordj de Tizi-Ouzou, si nos soldats n'avaient pas eu de grenades à pétrole et des canons, ils auraient été encerclés par les rebelles, de plus en plus nombreux.

13 mai 1871.

On annonce la mort de Mokrani, il a reçu, dit-on, une balle entre les deux yeux au cours d'un combat qui a eu lieu sur la rive gauche de l'Oued Soufflat.

Les rebelles ont perdu près de mille hommes et les hommes du général Cerez ont tiré plus de 60 000 cartouches.

On attend de nouveaux renforts de France.

Depuis avant-hier, le siège de la division est rétabli à Alger, au lieu de Médéa.

14 Mai 1871.

Toute la banlieue de Dellys est en flammes. La défense héroïque du fort de Tizi-Ouzou a sauvé la situation, pour l'instant du moins...

Ils étaient enfermés sans nourriture et sans eau, avec les réfugiés.

21 Mai 1871.

On a organisé une grande souscription à Aumale pour les survivants du massacre de Palestro. Il y a tout juste un mois que ces malheureux luttent contre les Kabyles, ils ont lutté maison par maison; d'après les récits qui sont venus jusqu'à nous, le combat a été épouvantable dans le presbytère et la caserne de gendarmerie où les combattants s'étaient groupés.

On raconte aussi quelques atrocités auxquelles se sont livrés ces sauvages sur les femmes et les enfants. Les Alsaciens-Lorrains continuent à débarquer à Alger à pleins bateaux. Ici, on en a reçu une douzaine.

8 juin 1871.

Le châtement commence, on séquestre les terres des tribus rebelles. *L'Indépendant* du 30 mai annonce des décisions importantes :

« L'Algérie, sous sa forme républicaine, continuera à faire partie intégrante de la République Française, elle se fédéralise avec les provinces de France.

« Le Parlement algérien, composé d'un nombre égal de citoyens pris dans chacune des provinces de l'Algérie, sera nommé, à l'élection de tous les citoyens algériens... »

12 Juin 1871.

Depuis que j'ai été souvent en rapport direct avec des fonctionnaires d'Alger, surtout en 68, j'ai appris des choses qui n'ont pas lieu à Tefeschoun, mais qui se pratiquent dans les grandes propriétés.

De nombreux colons ont acheté des concessions pour les louer aux indigènes, souvent même aux anciens détenteurs de ces mêmes propriétés. Ce sont les locataires qui doivent fournir leurs bœufs, leurs semences et leur main-d'œuvre, en échange de la terre prêtée, ils versent le quart de la récolte aux colons propriétaires.

Ce système rapportant peu à la fois, les colons ont étendu leurs propriétés et pour satisfaire leurs demandes de plus en plus considérables, il fallait prendre des terres aux indigènes ; pour respecter la loi, il n'y avait plus qu'à fabriquer des règlements capables de prouver à ces indigènes qu'ils n'étaient pas réellement propriétaires et qu'on pouvait les déposséder au nom de la loi et... au profit de quelques riches colons. Libre à eux de louer leurs propres terres quelques semaines plus tard... Ce trafic a augmenté en même temps les revenus de beaucoup d'Européens et la haine des Arabes.

8 Juillet 1871.

Les nouvelles sont réconfortantes, la France se ressaisit : six heures après l'ouverture des guichets, les souscriptions se montent à 4 897 millions.

« Les Français avaient, dit le journal, conservé intacts les bas de laine et intacte aussi leur confiance en l'État. »

À Londres, raconte un journaliste d'Alger, le *Globe* a publié en grosses lettres ce titre qui fait plaisir à lire : « La France croit à la France... »

5 Août 1871.

Pour la fixation des contributions de guerre, les tribus ont été divisées en trois catégories : 70 francs par fusil pour celles qui ne se sont pas fait remarquer par une action particulière, 140 francs celles qui ont pris une part prépondérante à l'action et 210 francs pour les plus hostiles qui ont saccagé des centres européens. Il y a aussi les mesures de séquestre qui s'élèveront à de grosses sommes.

3 Octobre 1872.

Dans les articles des journaux de la métropole on admire beaucoup le progrès de nos chemins de fer, nous avons 513 kilomètres de voies ferrées qui font couler de l'encre, mais personne ne parle des prix de nos trains de marchandises.

Pour transporter nos céréales et nos vins, on nous prend un tarif double de celui de la métropole. A-t-on construit ces voies ferrées pour aider les colons ou pour faire gagner de l'argent à la compagnie ?

Octobre 1875.

Il y a deux ans que je n'ai rien écrit... Je vieillis...

Il a au nouveau en tranche: le phylloxera a fait tellement de dégâts qu'on s'occupe brusquement des colons d'Algérie... les braves gens, les honnêtes gens !... Un chimiste de l'Institut, spécialiste de la lutte contre le phylloxera, vient de nous appeler pour sauver la France ! « Avec le phylloxera en France, si l'Algérie a la volonté et la prudence de l'éviter, c'est l'Algérie qui, bientôt, appelant à son aide un certain nombre de nos vignerons, remplira les caves de France ! » C'est chaque fois que tout va mal là-bas qu'on s'inquiète de nous...

1878

J'ai cinquante ans. Il est loin le gamin de vingt ans qui arrivait, en 48, le cœur gonflé d'espoir..., voulant reconstruire le monde. Le monde, nous ne l'avons pas reconstruit. Nous en avons construit un de nos propres mains, avec notre sueur, notre peine, notre travail, nos sacrifices : l'Algérie. Pour moi, le monde, c'est Tefeschoun...

Le soir, quand je rentre à la maison, entouré de mes six garçons, et que je contemple les champs, le blé, l'orge, les jardins de légumes et même le massif de fleurs de Lucie, je pense chaque fois à ce qu'il y avait à la même place, il y a trente ans: des pierres et des taillis de palmiers nains !

Alors, je suis fier de mon œuvre.

Souvent, je vais m'asseoir à côté de la fontaine. Les femmes viennent là, en fin de journée, chercher leurs chèvres que le berger commun ramène du pâturage. Elles en profitent pour prendre de l'eau fraîche dans de grands seaux.

Elles parlent de tout et de rien. Ensuite, elles rentrent chez elles avec leurs chèvres et leur eau... C'est toute l'agitation du pays. La nuit tombe.

Les lampes s'allument de maison en maison.

Le silence et le repos s'étendent sur Tefeschoun...

Je retrouve ma chère Lucie et nous avons tous le sentiment d'avoir bien travaillé.

ICI S'ARRETE LE JOURNAL DE GASPARD REY.

14 Juillet 1958

Mon nom est Roland Rey. J'ai quarante-trois ans. Je suis l'arrière-petit-fils de Gaspard, dont l'histoire vient d'être contée dans ce journal. Nous sommes actuellement cent cinquante-quatre descendants directs de ce pionnier de Tefeschoun. Nous vivons tous en Algérie. Il y a des médecins, des ouvriers, des instituteurs, des fonctionnaires. Aujourd'hui, grâce, je peux le dire, à notre persévérance, près de sept mille Arabes à qui nous avons donné du travail, vivent à Tefeschoun. Il y a cent ans, ils n'étaient pas soixante-dix.

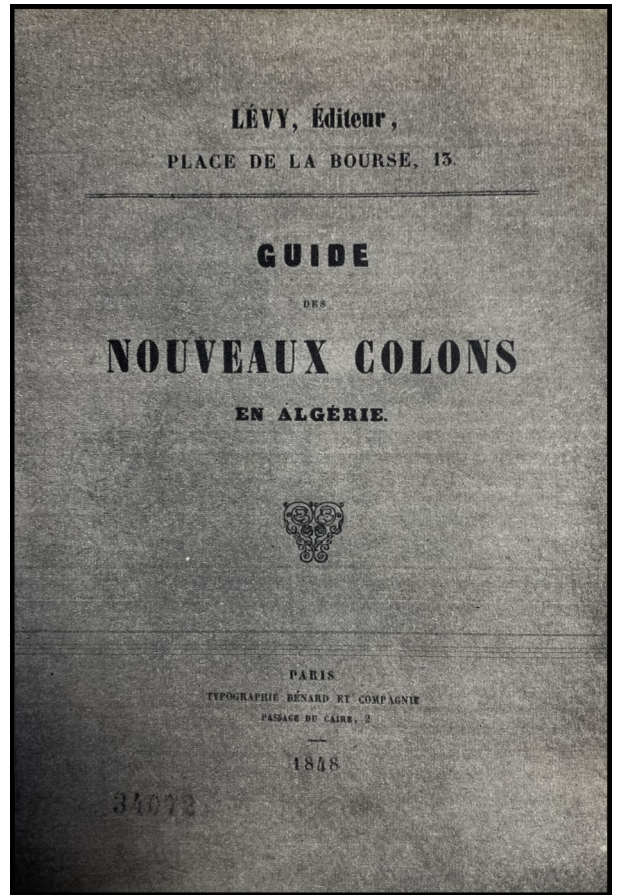
La vieille brousse, couverte de palmiers nains, nous en avons fait une belle terre à vignobles et à blé. Et en métropole, certains affichent de nous considérer comme des intrus, comme des étrangers dans ce pays. Ils ne comprennent pas que nous sommes ici chez nous, au même titre que les Arabes et les Kabyles, que nous ne sommes jamais allés en France que pour la défendre. en 14, en 39 et en 44, que rien ni personne ne peut nous contester le droit de travailler et de mourir dans ce pays.

Je voudrais leur montrer mes mains, à tous ceux qui, de Paris, nous traitent de gros colons, pour ne pas dire de négriers. Ils verraient des grosses mains calleuses qui, depuis trente ans, travaillent le sol de ce pays.

Avec mes deux hectares de vigne et mes trois ouvriers musulmans, je gagne moins qu'un ouvrier spécialisé chez Renault. Je ne me plains pas. J'aime cette terre.

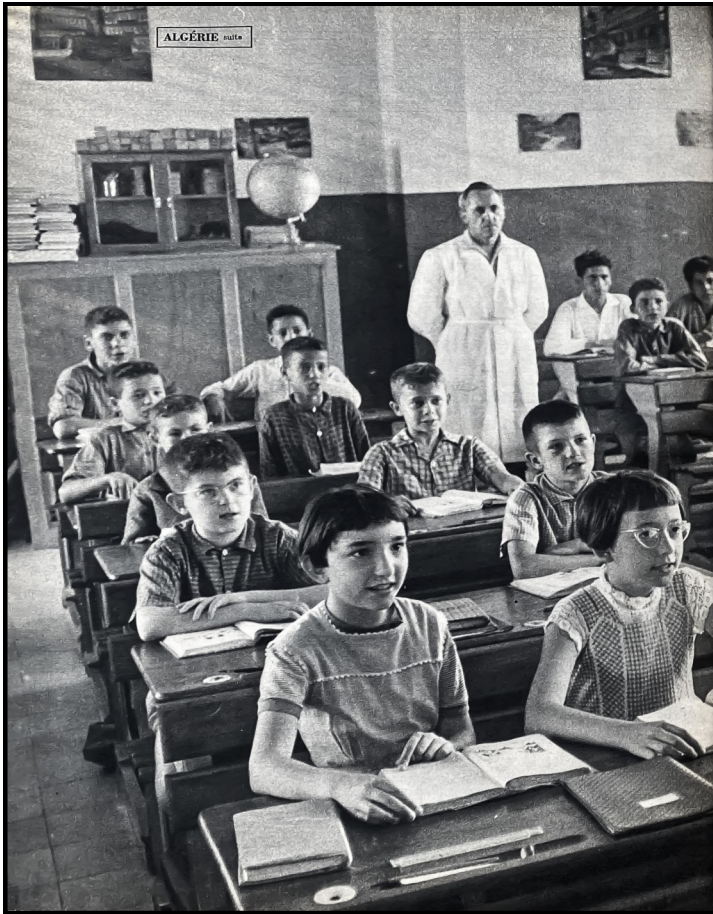
Aujourd'hui, à Tefeschoun comme dans toute l'Algérie. Nous avons célébré la fête nationale. Pour la première fois depuis quatre ans, cette fête a signifié quelque chose. Nos difficultés ne sont pas terminées, mais la page est tournée. Une ère nouvelle vient de commencer. Jusqu'où ira-t-elle ?

Reconstitution historique de Romi, d'après les témoignages recueillis en Algérie par Yves Bridault.



Toute l'histoire de Tefeschoun se retrouve dans ces souvenirs de la famille Rey : le portrait de Gaspard et de sa femme Lucie, le départ de Bercy pour l'Algérie, le 22 octobre 1848, le guide donné par la République à chaque colon, et l'acte de concession gratuite, accordé par Napoléon III aux fondateurs de la dynastie.





DANS LA MAIN de Roland Rey,
colon de Tefeschoun, un portrait de
famille : celui de Louis Rey, fils de
Gaspard Rey, qui fonda la dynastie.



16 Mars 1862



Assemblée Nationale

Concession aux Communes

Concession gratuite à la Commune de Colas d'un immeuble communal.



Napoléon par la Grâce de Dieu et le
volonté Nationale, Empereur des Français.

A tous Présents et à venir Salut.

Nu l'article quatre de l'arrêté du Chef de pouvoir
exécutif en date du Quatre Novembre mil huit cent
Cinquante huit.

Nu l'article sept de la loi du Sept Juin mil huit
cent cinquante deux.

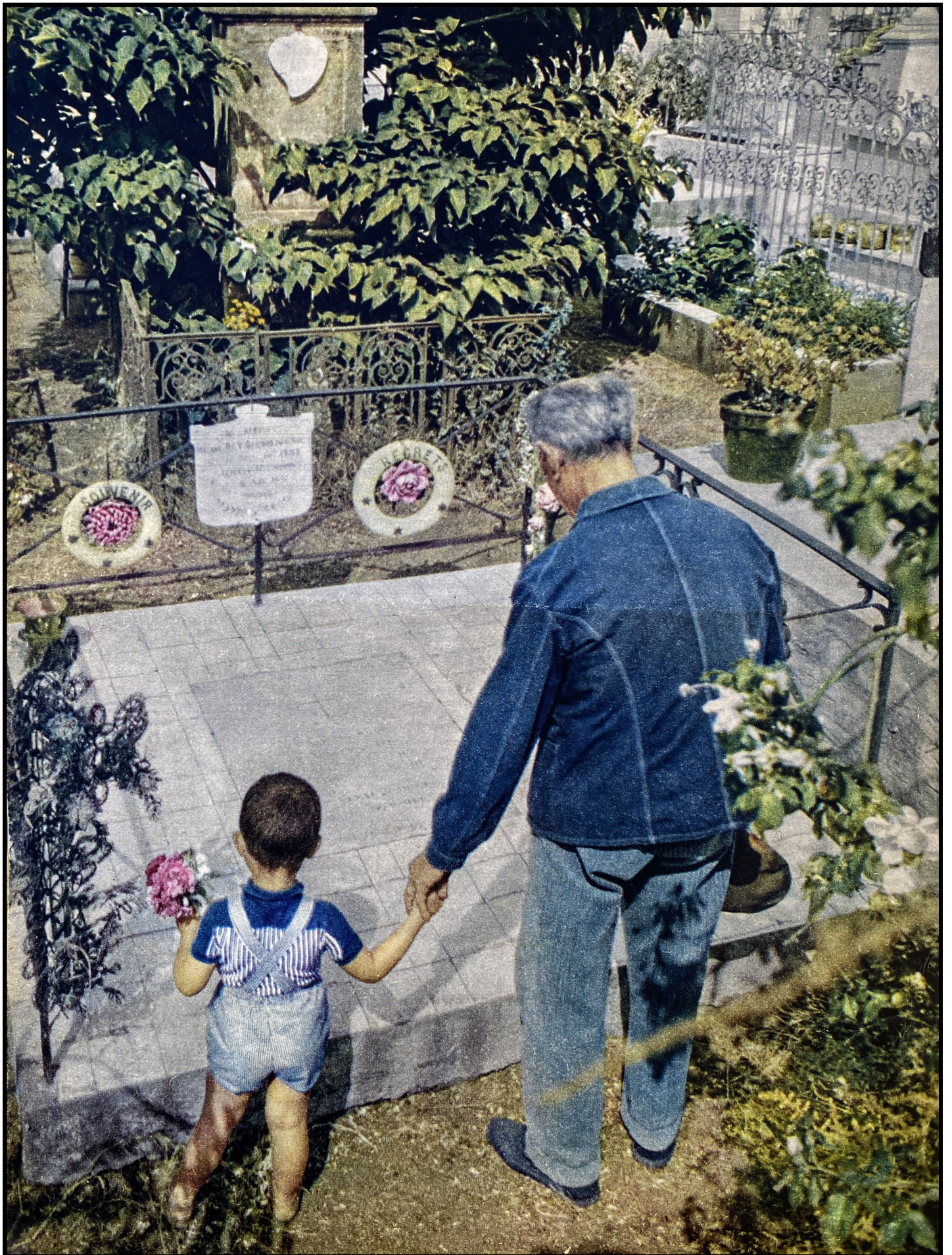
Nu la délibération du Conseil Municipal de la
Commune de Colas en date du Neuf février mil huit
cent cinquante deux.

Nu l'avis du conseil facultatif du Gouvernement
Général de l'Algérie;

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire
d'Etat au Département de la Guerre et d'après
les propositions du Gouverneur Général de l'Algérie;

Avons décrété et décrétons ce qui suit;

Article premier. Il est fait concession gratuite
à la Commune de Colas, Province d'Alger pour
servir le Musée Communal à la future de



Sources : JOURS DE FRANCE - 191 du 12 juillet 1958 - 192 du 19 juillet 1958 - 193 du 26 juillet 1958.

Éditeur : Marcel DASSAULT - Directeur de la Rédaction : P.GUILLAIN DE BENOUVILLE.


Les carnets de Gaspard REY ont été reconstitués par ROMI d'après les témoignages recueillis en Algérie par Yves BRIDAULT.

Historique du village


INFO 599 TEFESCHOUN « Non au 19 mars »

TEFESCHOUN
(Devenu KHEMISTI à l'indépendance)

Le hameau de TEFESCHOUN appartenait à la commune de CASTIGLIONE (à 10 Km), est situé au Nord-est de TIPASA, à environ 50 km au Sud-ouest d'ALGER et à environ 20 km à l'Est de TIPASA.



Tout comme CASTIGLIONE et FOURKA, TEFESCHOUN est constituée de deux plaines, une basse en bord de mer et une haute sur le plateau sabélien. Plusieurs petits cours d'eau dévalent via des ravins vers la mer.



HISTOIRE

ALGER capitale le 5 juillet 1830. La plaine d'ALGER reçut les premiers colons agricoles venus de France. Ces colons eurent aussi à combattre un essaim redoutable, la fièvre paludéenne.

Présence Française 1830 - 1962

En 1830, il n'y avait sur ce site dénommé « Haouch ez Zouain »

- que des palmiers nains et des fourrés de câpriers et les lieux étaient inhabités.
- La présence de nombreuses « foubas » maraboutiques dont celle du vénéré « Bou Haroun » situé dans un ravin est probablement à l'origine du nom du village.

